

Coup de théâtre angotien

Les désaxés de Christine Angot, Stock, 209 p.

Une partie du coeur de Christine Angot, Stock, 86 p.

Katerine Gagnon

Number 203, July–August 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18568ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, K. (2005). Coup de théâtre angotien / *Les désaxés* de Christine Angot, Stock, 209 p. / *Une partie du coeur* de Christine Angot, Stock, 86 p. *Spirale*, (203), 48–49.

COUP DE THÉÂTRE ANGOTIEN

LES DÉSAXÉS de Christine Angot
Stock, 209 p.

UNE PARTIE DU CŒUR de Christine Angot
Stock, 86 p.

L'ŒUVRE angotienne ne sort visiblement pas de son combat contre ses lecteurs. Reconnue et critiquée, depuis plus de dix ans, pour être celle qui ressasse et manque d'imagination, Christine Angot a beau continuer d'insulter (dans ses livres) ses lecteurs en dénonçant leurs manières de s'insinuer dans l'œuvre avec leurs attentes et leurs désirs aliénants, il semble qu'ils n'attendent pas autre chose d'elle que de la voir récidiver et leur offrir, sur un plateau, toutes les bonnes raisons de la haïr — pour le plaisir de la détester ou de l'aimer contre tout cela, peu importe.

Or c'est bien là le problème des *Désaxés*, le dernier « roman » d'Angot : celle-ci y fait mine d'abdiquer, et sa voix conquérante s'efface. Devrions-nous croire à la manœuvre? Évidemment pas entièrement.

Contre toute attente

On peine à reconnaître Angot — comme si elle avait perdu sa langue — dans ce roman dont la construction est légèrement plus serrée que les précédents et le style très neutre, plutôt efficace mais un peu monocorde. Évidemment, l'absence du « sujet Angot » étonne davantage encore : écrit à la troisième personne par un narrateur extradiégétique, omniscient et impersonnel, il y est question d'une « histoire » qui ne le concerne pas. Il s'agit plutôt d'un couple de scénaristes en débâcle : il y a Sylvie, dont la carrière brillante est tributaire du rythme de sa maniaque-dépression — sa vie se déroule entre la clinique et la maison — et François, dont la vie consiste essentiellement à prévoir les crises de son épouse et à se buter à son impuissance à écrire. Pleine d'échecs, de regrets et d'immobilisme, leur situation est d'autant plus étouffante que François comme Sylvie ont le sentiment de « valoir mieux que cette vie-là », cependant qu'ils demeurent dans cette impasse, malheureux ensemble.

Ce dont le narrateur rend compte avec une lucidité extrêmement cruelle et sans complaisance, dans une écriture qui tient finalement beaucoup du procès-verbal, ressemble en définitive à un écoeurant concours de souffrance, à une minable affaire qui ne mène à rien qu'à exposer

les mécanismes d'un amour sordide. Égocentrique jusque dans ses délires, Sylvie humilie et insulte son mari, comme s'il n'était pas à la hauteur de sa douleur : « Sylvie ne comprenait rien, elle seule avait le droit d'avoir des problèmes. Devant lesquels tout le monde s'inclinait. Parfois il aurait eu envie de lui dire "arrête, pense un peu à autre chose". Mais elle se roulait par terre, c'étaient des pleurs, des cris pour se sentir en vie, tout l'im-

davres qui auraient eu un dernier sursaut, avant qu'on referme leur cercueil, une dernière bouffée d'air ». En vérité, ce « processus de déclin » demeure leur dernière chance dans la mesure seulement où il « ne dépendait plus d'eux : cette fois, la descente se poursuivait sans être freinée » — et d'ailleurs, à la fin, c'est une autre femme qui « appu[e] sur l'accélérateur » et enlève François. Incapable de se séparer, le couple aura donc



meuble en profitait. Lui avait toujours souffert en silence. » Or le silence, on le comprend vite, est ici l'unique recours d'un veule : François cherche constamment quelque « alibi à son immobilisme », mais comment pourrait-il, par exemple, justifier le fait d'être resté dix-sept ans avec « un psychanalyste freudien qu'il méprisait »?

Le constat est donc écrasant. Car leur histoire aurait pu être émouvante — après tout, « ils étaient usés mais s'aimaient encore » — si l'œuvre n'avait pas constamment travaillé à la ramener à sa médiocrité étouffante, irrespirable : «... ils étaient comme morts », lit-on après une douce scène de retrouvailles sexuelles; « comme des ca-

laissé la fin venir à lui. Le roman le démontre sans compassion : ces deux êtres ne sont bons qu'à attendre que ça finisse.

Le sujet en question

Plus encore que l'œuvre — de compromis — précédente (*Peau d'âne*, 2003, voir *Spirale* n° 198), la dernière a tout pour satisfaire cette voix de la critique qui, depuis qu'on l'a entendue dans *Les autres* (1997), résonne dans nos oreilles à toutes les lectures : « Écrire un roman, peut-être à la troisième personne, y répète-t-on. Pour reléguer à la périphérie mon problème jusqu'à présent

central. » Mais ironie suprême, *Les Désaxés*, « excentré » à souhait, est aussi hanté par l'angoisse inverse : où est Angot? Certes, son souffle conquérant est tu, mais il n'empêche pas qu'on puisse la reconnaître un peu partout : dans les silences ou les échos que répercutent ses autres livres, derrière ces exposés de théorie lacanienne d'une agaçante (et angotienne) prétention, et peut-être plus fondamentalement dans cette mise en danger d'un intime dévoilé sur la place publique. Voilà bien du pur « système Angot ». Or cette fois-ci, elle envoie d'autres victimes en pâture à sa place. Enfin le lecteur peut croire qu'il se retrouve à l'abri, en dehors du livre — pas de « lecteurs d'Angot » dans ce livre-là —, et se faire spectateur ou juge de cette histoire d'amour à la dérive, faite de mesquinerie et de lâcheté. Mais de la sorte, Angot ouvre aussi la voie à tous les jeux de miroir du lecteur, lequel a

de son œuvre, elle utilise des voix d'autorités — et d'abord celle de Jérôme Beaujour, philosophe de formation, « en compagnie » duquel elle publie le livre.

Dans un démenti de cette fatalité du livre sur lequel, dès la publication, l'auteur n'a plus aucun mot à dire, Angot s'arrange donc encore une fois pour s'en voler un dernier. Et il n'a jamais été aussi présomptueux. Elle fait notamment dire à son complice qu'elle « balaye des siècles de philosophie derrière », comme si elle avait été la seule à être à la hauteur de cette loi depuis Rimbaud, « Je est un autre »

Fausse pistes et coups de théâtre

C'est que Angot livre toujours la guerre aux lecteurs qui prennent place dans son œuvre en

dirait qu'elle revient ici sur toute son œuvre. C'est un vrai coup d'éclat. Le reste — la défense de la littérature, de sa loi propre, de son impunité —, on le connaissait déjà, elle l'avait déjà revendiqué. Mais jusqu'ici, jamais la mère n'avait été accusée de front, et jamais la société n'avait joui d'une présomption d'innocence : « *L'inceste était toujours avec la mère, même s'il passait par le père, qu'il était pratiqué par lui. [...] À ma naissance, les pouvoirs publics eux-mêmes avaient été incapables de désolidariser ma mère de moi. En 72 (loi sur la filiation), ils avaient essayé en me faisant changer de nom, et prendre celui de mon père, mais selon le principe des vases communicants, l'inceste avec mon père s'était alors produit [...].* »

Avec son plus récent roman, *Les Désaxés* — et avec la parution surprise, en annexe, trois mois plus tard, d'un texte déroutant, *Une partie du cœur* —, Angot ne fait pas d'autre pari que celui du piège littéraire ou de la fausse piste : dérouter tous ses lecteurs, les amener ailleurs et les trahir, afin de mieux les ramener à ce qui aurait toujours été là dans l'œuvre, comme sa partie sombre. Car dans *Les Désaxés*, nous révèle-t-elle encore, cette présence souterraine, dont on ne fait jamais cas, que l'on dévoile en la banalisant souvent, de celle qui ne paie jamais pour sa responsabilité dans le crime — la mère étouffante, castratrice, ravageuse —, devait déjà prendre toute la place.

Or, de tous ses lecteurs, Rachel Schwartz demeure celle que ses livres n'ont jamais réussi à prendre à partie : « elle n'en a pas pris acte. » C'est bien le cauchemar de l'œuvre angotienne que ce lecteur visé et provoqué depuis le début, depuis toujours, mais toutes les fois impassible et inconscient. Cela dit, s'il y a une chose qu'Angot a apprise à son lecteur (et c'est peut-être la seule chose qu'il est en droit d'attendre d'elle), c'est qu'il ne faut jamais la croire sur parole. Aussi est-il difficile d'avalier la dernière plainte de l'écrivaine : « *Une partie du cœur enlevée pour qu'apparaissent mieux les arêtes de la chose à dire. [...] Ça me fait pleurer quand une partie du cœur s'en va comme ça, pour préciser la chose à dire, par son retrait.* » Celle qui n'a pas de cœur, cette langue de parjure toujours prête à livrer les amis en public, essaierait maintenant de nous faire pleurer sur la littérature et son grand cœur offert en noble pâture? Cette prétention à nous prendre aux filets d'un tel pathos — trop noble pour être vrai — déroute au moins autant que le reste. Sauf si on n'a pas oublié que dans « *Antigone, anagramme de Angot, il reste ine et il manque Christ* » (*Quitter la ville*, 2000).

Katerine Gagnon



en effet la liberté de s'y reconnaître (ou son voisin), et partout où il le désire. Ce qui d'ailleurs pourrait en exacerber certains, qui préféreraient ne pas faire face à un tel spectacle — la petite cuisine du milieu artistique et médiatique parisien livrée sur un tapis rouge.

C'est bien d'abord pour ce milieu qu'Angot semble avoir écrit l'annexe du roman. *Une partie du cœur* fait mine d'être un livre d'explications — de règlement de comptes critique aussi — destiné à des intellectuels qui ne savent pas la lire comme il faut. L'auteure entend visiblement être prise au sérieux : pour penser l'histoire du sujet, la littérature, la loi et le rôle

(s')insinuant : « *Moi, écaillée que les gens s'invitent dans mon livre, en se disant Untel c'est moi, elle c'est elle, et se permettent quand j'écrivais en Je, de dire que je parlais de moi au sens "ma petite personne", "moi, je".* » Or, grâce aux *Désaxés*, elle porte le plus gros et le plus efficace de ses coups (montés) contre eux : « *Tous se reconnaissent dans ce livre sur la lâcheté dans l'amour et sur l'impuissance à créer, révèle-t-elle. Fin juin une pétition avait été lancée par leur milieu et ils l'avaient fait circuler chez les libraires pour les détourner de commander mon livre.* »

Évidemment, Angot renverse la situation, elle renverse toujours tout. Et d'ailleurs, on